



Note de lecture Petite planète de Martin Parr, Paris, éd Hoëbeke, 2008

Anne Bossé

► To cite this version:

Anne Bossé. Note de lecture Petite planète de Martin Parr, Paris, éd Hoëbeke, 2008. Lieux Communs
- Les Cahiers du LAUA, 2008, 11. hal-01358231

HAL Id: hal-01358231

<https://hal.science/hal-01358231>

Submitted on 31 Aug 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Lecture d'Anne Bossé

PETITE PLANÈTE

de Martin Parr, Paris, éd Hoëbeke, 2008

Petite planète est une réédition de *Small World*, un travail photographique sur le sujet du tourisme que Martin Parr a commencé vers la fin des années 80 et qui se voit, à cette occasion, augmenté de 30 clichés inédits¹ (le livre rassemble 73 photographies au total). La renommée internationale de ce photographe anglais entré à l'agence Magnum en 1994 a contribué à la diffusion très large de ce projet, dont on a pu voir certaines photographies illustrer des articles sur le tourisme dans une presse dite "grand public"². Ce livre nous intéresse en ce sens comme condensé d'une imagerie touristique : ces photographies font écho aux imaginaires individuels et collectifs de la condition du touriste contemporain tout comme elles participent de la construction d'une culture visuelle du tourisme mondial.

De l'eau au moulin de l'anti-tourisme ou du grain à moudre pour les géographes ?

À feuilleter rapidement une première fois l'ouvrage, une difficulté apparaît d'emblée à celui qui va vouloir en faire une analyse plus approfondie : le regard posé sur ces images est totalement induit par les préjugés sur le tourisme de masse, bien mis en évidence par les auteurs de *Tourismes 1. Lieux communs* (2002) qui parlent de "touristophobie". La préface de Geoff Dyer n'échappe pas à cette règle du mépris. Après avoir vanté l'élargissement démocratique de nos horizons et possibilités, il fait état des effets de ce "fléau" (homogénéisation, américanisation...) et enrage de la bêtise de celui qui visite des lieux seulement pour en ramener "la preuve photographique". Ce court texte semble être plutôt instruit des critiques artistiques récurrentes des travaux de Parr que s'attacher vraiment aux images et ce qu'elles nous racontent de ce "pèlerinage moderne". Petit détour

alors par ce que la critique dit du travail de Parr³. Pourquoi finit-il par "tomber" sur le sujet du tourisme ?

Son parcours le mène des stations balnéaires déclinantes aux villes du nord de l'Angleterre post-industrielles avec l'objectif de photographier les changements et transformations dans la culture populaire et dans la classe moyenne anglaise pendant la période Thatcher, notamment par rapport à la consommation. Les séries qui en sont issues, très controversées, mettent mal à l'aise. On lui reproche son cynisme, la méchanceté de clichés kitschs et vulgaires, qui mettent crûment en évidence des maux sociaux caricaturés. D'autres y perçoivent plutôt une *english touch* qui tourne en dérision plus tendrement que méchamment cette culture populaire perdue et dont il serait nostalgique. Tous s'accordent sur le renouvellement de l'approche documentaire que son style particulier a apporté : la visée sociologique ou sa fascination pour le visuel en sont des éléments. M. Parr a en effet déclaré à plusieurs reprises que le photographe tient de l'ethnologue ou du sociologue et "qu'une bonne photo doit être : divertissante, pertinente, précieuse d'un point de vue sociologique et historique"⁴. C'est en voyant les anglais se rendre de plus en plus à l'étranger pour les vacances, grâce aux billets d'avion à bas prix, dans le même temps que se développent les critiques du tourisme de masse, qu'il dit avoir décidé de se lancer sur ce sujet. Il peut paraître en effet plausible qu'un photographe passionné par les désordres et travers de la société [anglaise] en vienne à la figure du touriste [il a réalisé également par exemple une série sur les achats d'alcool des anglais à Calais]. Mais ce choix de sujet doit certainement aussi à des questions plus spécifiquement photographiques comme le cadrage ou la distance. Il existe une conjonction entre la manière de photographier de Parr (mise au point avec tous les sujets cités précédemment) et le tourisme. La volonté,

dans ce texte, d'écrire à partir d'images passe donc par la prise en compte de ce "faire photographique", de même que ces photographies obligent à être en posture de vigilance vis-à-vis de ses propres réactions de spectateur. Le sujet du tourisme met particulièrement bien en évidence que dans notre rapport aux images la culture est essentielle.

Avec des images, narrer notre "petite planète"

Si le photographe s'exprime par images, il n'est pas interdit de parler dessus, à partir de. D'autant que le travail d'édition rend cohérent ici de parler de "corpus". Le livre s'ouvre, avant la préface, sur une première photographie. Un homme, en short et tee-shirt, est sur un cheval. Cheval et homme sont de profil, ils avancent, tenus par un homme qui marche à leurs côtés. L'homme sur le cheval a l'oeil placé dans le viseur d'une caméra. Il filme droit devant lui. La légende précise que la photographie a été prise à Kalkan en Turquie⁵. Induisant un mouvement de la gauche vers la droite, cette image invite à parcourir le livre. Ouvrage qui, en effet, se parcourt du début à la fin car la manière dont on passe d'une image à la suivante (par quoi et comment) construit un fil narratif voulu par l'auteur et analysable en tant que tel. Chaque image est ainsi liée à la suivante par un élément qui permet des bonds comme entre Las Vegas et Venise ou entre la Laponie et le Grand Canyon. Quels sont ces différents liens ? D'ordre purement visuel comme quand la couleur jaune de chapeaux ou de tee-shirts fait passer du Japon à Paris puis Barcelone. D'ordre vestimentaire avec les ponchos en plastique qui abritent de la pluie, qu'elle soit d'Espagne ou d'Hawaï. D'ordre graphique (porter un tee-shirt avec une inscription Bali à Barcelone) ou encore plus métaphorique, lorsque un déguisement d'indien devant le Grand Canyon nous fait atterrir en Laponie sur les genoux du père Noël, assis au centre-commercial, pour à nouveau la Suisse, et sa vraie neige. Est-ce

toujours là qu'il se passe ce qu'il doit se passer ? On peut en douter, on passe du lieu "réel" à sa copie, de Venise en Italie à Venise Las Vegas, de Paris à l'Arc de triomphe miniature du Tobu World Square au Japon, puis aux reconstitutions a-géographiques avec Ocean Dome. Parr nous fait parcourir différents lieux de la planète (l'ensemble des continents s'y retrouve) sans trous, sans absence de liens possibles. C'est ça pour lui une petite planète, dont il dit d'ailleurs qu'il aurait pu intituler ce nouveau livre "Encore plus petite planète⁶". Seulement, son travail propose une autre façon d'enviesager cette "réduction" du monde. Si en effet on peut aller partout, la conscience spatiale des individus augmente considérablement. Nos possibilités d'exploration (et qu'il y ait exploration ou pas n'est pas le propos) paraissent infinies, provoquant aussi l'effet inverse : le sentiment de ne pouvoir visiter l'ensemble de ce que contient cette planète. Cette impossibilité d'aller partout où nous mènerait notre appétit géographique rend incommensurable cette soi-disant petite planète.

Effet de reconnaissance : on est toujours sûr de savoir repérer un touriste

Nous mentionnions, plus haut, l'intérêt d'être attentif aux réflexions que provoquent ces images. Notre imaginaire est constitué de codes visuels sur le tourisme, mises en image, manières de faire. On est surpris de constater à quel point peu de photographies surprennent véritablement, dans le sens où on a toujours l'impression de savoir où on est (l'analyse proposée ici renvoie très certainement à une culture occidentale). D'autant plus celles des hauts lieux, comme si tous ces monuments étaient gravés dans notre mémoire géographique. Dans une photographie à Las Vegas, la tenue vestimentaire de l'homme au premier plan (rayures bleues et blanches et chapeau rouge) suffit à dire qu'il s'agit d'un gondolier vénusien. Chaque image fonctionne sur ce mode de la reconnaissance immédiate avant de pouvoir

regarder plus sérieusement ce qu'elle nous montre. Comme cette photographie d'un parapluie pointé en l'air, très haut, bras tendu qui fait tout de suite dire qu'il s'agit d'un signe de rassemblement pour un groupe de touristes. Ce n'est que dans un deuxième temps que l'ironie poétique du parapluie (pour la pluie) se dégageant sur un ciel bleu parfait fait sourire. Ce mécanisme fonctionne à plein par exemple pour la question du "groupe" ou du "faire tous la même chose au même moment". La photographie d'une file de personnes est tout de suite associée à la "masse", renvoyant au fait de partager la même attitude. La photographie d'une crête de montagnes se détachant sur un ciel bleu intense avec au premier plan des têtes plutôt grisonnantes et des mains levées : le guide vient de leur poser une question et ils répondent tous en même temps. On est persuadé de savoir ce que regarde et ce que pense un touriste (qu'on est même sûr d'avoir repéré). Dans le cas précédent, on y voit l'adhésion bête du groupe. Et on pourrait se questionner sur cette supposée adhésion à la suite de l'analyse que fait N. Mariot dans *Bains de foule*, des applaudissements lors des voyages présidentiels en province. Le touriste est vraisemblablement l'être contemporain le plus présumé, d'où la nécessité d'aller voir de plus près pour les sciences sociales. Mais la très large variété couverte par les photos de Parr⁷ permet d'aller au-delà d'une fonction de confirmation de connaissances communes sur le tourisme et ses effets.

Une ronde des corps

Parr a une pratique photographique caractérisée par une faible distance aux gens. Nombreux premiers plans peuvent être occupés par une personne, cadrage proche d'un visage dont on perçoit nettement les détails. Cette proximité aux corps peut s'avérer dévastatrice, comme par exemple dans son travail sur la classe moyenne anglaise. En même temps, on peut dire de ce cadrage qu'il permet souvent de n'être pas dans

la simple critique de "masse", car les gens peuvent être seuls, deux, ou trois maximum. Des textes récents tendent à insister sur le fait que le touriste est un être déplacé, une pratique *in situ* dans lequel le corps est engagé (Stock, 2005). Et les photos de Parr nous montrent ces corps de touristes. On remarque tout d'abord que les personnes présentes sur la photographie ne semblent pas voir le photographe. Elles ne le regardent pas. Le touriste n'est pas concentré sur lui-même, en lui-même, il observe, pris véritablement par ce qu'il observe. D'où des photographies de dos, de tête en l'air, de têtes pensantes. Le touriste voit par, voit à travers, voit avec. Tous ces jeux de regards nous laisse entendre la maîtrise nécessaire au touriste pour faire avec les lieux où il se trouve, pratique de mise à distance par la photographie (Stock, 2005), de recherche du point de vue, de mise en paysage. L'objet intermédiaire entre soi et le monde observé est ici omniprésent, un allié du touriste. Pour certains, il ne sait profiter de là où il est, ou se cache pour ne pas rencontrer l'autre, voire procède à des captations sauvages d'altérités (la photographie d'un homme qui est hors cadre et dont on ne voit que le bras et l'appareil prêt à déclencher, à l'arrière d'une jeep, avec des enfants africains qui courent derrière est peut-être la plus violente en ce sens). Questionner ces modes d'apprentissage, d'appréhension, ou encore de mémorisation, paraissent pourtant essentiels pour comprendre comment on fait avec "l'espace commun du Monde" (Levy, 2003).

Le tourisme comme incongruité

Ce qui frappe à visionner l'ensemble de ces images est, finalement, l'incongruité de nombreuses situations. Être devant la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle avec un sac plastique sur lequel est dessinée la dite cathédrale tout en portant un tee-shirt avec un imprimé de l'Arc de triomphe de Paris. On promène sur nous, nos habits, un bout des autres

lieux traversés et qui s'ajoutent à ces couches spatiales caractéristiques des lieux touristiques à la riche interspatialité. Ces imbrications sont rendues à merveille par la multiplication des mondes plus ou moins "inventés" comme à Tobu World Square, où chaque image perturbe le rapport d'échelle : les visiteurs, réels, sont-ils géants ? ou est-ce la foule au pied de l'arc de triomphe pour le 14 juillet qui ne fait que quelques centimètres ? Ou encore à Ocean Dome où on cherche à savoir de quelle mer il est question avant qu'une photographie ne superpose le ciel trompe-l'œil et celui extérieur. C'est cette incongruité qui donne le côté comique des images sans qu'elles ne soient, à mon sens, satiriques. Se baigner en Inde avec une vache sur la plage. Un mouton qui s'invite au pique-nique en Angleterre. Une boutique de souvenir proposant une pin-up pour des pellicules à côté de la vierge marie. Une femme ronde prend en photo une copine devant la mer tout en portant une chemise de vacances avec des mannequins sur la plage. Une femme en tailleur avec une sacoche en cuir l'air perdue attend debout sur fond des pyramides de Gizeh. Un homme semble tout filmer sauf la ruine grecque qu'il a derrière lui. Quant à la dernière photographie du livre elle nous fait assister à une cérémonie contemporaine d'un genre nouveau : dans un avion dont on sait qu'il est entre Londres et la Jamaïque, tous les gens ont les bras levés. Deux hommes au premier plan sourient, tête levée également, semblant communier avec le ciel. Tout ça paraît un joyeux chamboulement d'imaginaires géographiques auquel Parr nous convie. J'ai franchement hâte d'aller à Ocean dome !

Bibliographie

ÉQUIPE MIT, (2002), *Tourismes 1. Lieux communs*, Paris, Belin.

MARIOT, N. (2006), *Bains de foule. Les voyages présidentiels en province, 1888-2002*, Paris, Belin.

LÉVY, J., "L'habiter léger" in *Espace temps.net*, rubrique Mensuelles, 05.01.2003 :

<http://espace temps.net/document636.html>

STOCK, M., "Les sociétés à individus mobiles : vers un nouveau mode d'habiter ?" in *Espaces Temps.net*, rubrique Textuel, 25.05.2005 :

<http://espace temps.net/document1353.html>

1 <http://www.lemondedelaphoto.com/Entretien-avec-Martin-Parr,1208.html>, consulté le 02 juillet 2008

2 On pense par exemple à *Télérama* qui à l'occasion de deux articles "Nombreux qui comme Ulysse..." et "Tourisme culturel ne suivez pas le guide !" en 2003 et 2005 a utilisé des photographies de M. Parr, issue de *Small World* ou de son travail d'autoportraits.

3 Accessible dans des parutions individuelles comme *Signes des temps* (2006) ou collectives *Eurovision* (2005) et surtout dans une importante monographie de Val Cullians chez Phaidon (2004). M. Parr est également collectionneur et participe à l'édition de livres sur l'histoire du livre de photographies ou des cartes postales de John Hinde.

4 *Notre sincère désir est votre plaisir : cartes postales de John Hinde* (2002), présentées par Parr, Textuel, p. 7.

5 Ce système de légende est présent pour chaque image : lieu précis ou monument puis pays.

6 <http://www.lemondedelaphoto.com/Entretien-avec-Martin-Parr,1208.html>, consulté le 02 juillet 2008

7 Attitudes devant un monument, objets touristiques, signes de reconnaissance, objets locaux consommables, la plage, les parcs à thèmes, l'aéroport, la question de la photographie, de la nourriture...

8 reprise du titre de l'ouvrage *Des mondes inventés. Les parcs à thèmes*, de Eyssartel, A.-M., Rochette, B., Baudrillard, J., éditions de La Villette, 2007.